

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Marie-Sissi Labrèche, France Théoret, Hélène Lépine

Hugues Corriveau

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36642ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2007). Compte rendu de [Marie-Sissi Labrèche, France Théoret, Hélène Lépine]. *Lettres québécoises*, (125), 24–25.

☆☆☆☆

Marie-Sissi Labrèche, *La lune dans un HLM*,
Montréal, Boréal, 2006, 256 p., 24,95 \$.

Grosse misère

Que faire avec des désirs inassouvis et une mère folle ?

Ça déborde, ça engue l'existence, ça produit des mots partout, du style surtout, un roman formidable, une autofiction assumée ; ça, c'est le malheur et la passion, l'intensité d'une présence maternelle assourdissante et infernale, un couple mère-fille comme on n'en voit jamais. Le plus récent roman de Marie-Sissi Labrèche est un coup de poing, un coup au cœur, une apothéose de l'amour-haine, un supplice avoué quand la mère s'impose dans une vie trouble.

DOUBLE VOIX

Le roman fait alterner des lettres d'une écrivaine à sa mère, lettres qui expliquent l'objet du roman que nous pouvons lire ensuite mettant en scène une Léa, aspirante peintre de génie, et sa mère folle qui la contraint à venir habiter chez elle, à renoncer à sa création, à s'attendrir au milieu d'une logorrhée fielleuse. Le livre est fascinant, écrit avec un talent inouï qui conduit cette voix unique à des hauteurs formidables, parce que sincèrement investie dans le littéraire, dépassant les limites qui auraient pu restreindre la portée de cette prose, s'il avait fallu qu'elle se perde dans le témoignage. Or, il n'en est rien.

ENTRE UNE POULE ET LES ORDURES

L'univers des deux mères, celle à qui s'adressent les lettres indécentes de l'auteure et l'autre, l'être de fiction, est saccagé par le délabrement, comme si l'esprit félé des folles ne pouvait faire autrement que de se refléter dans l'univers matériel, couvert de déchets, habité de coquerelles dans des percolateurs, d'une poule errant librement dans l'appartement. La souffrance est exacerbée en mots et en traits noirs, sourd des tréfonds d'une âme révoltée. Un règlement de compte sans doute auquel se livrent l'écrivaine et Léa, mais plus encore un grand cri contre le sort, lancé à travers l'espace vers la mère à jamais attachée, boulet de sens et de sentiments contradictoires, lâchée seule dans la vie, récupérée par la fille parce que la grand-mère est morte. Un lien matrilinéaire indéfectible les empêche de s'échapper, contraintes de demeurer liées par le destin. Devant tant de poids, Marie-Sissi Labrèche est condamnée à rien de moins qu'à l'exceptionnel, et son talent est de ceux qui fondent sur nous, envoûtant et torrentueux.

CULPABILITÉ

Est-ce cela encore qui couve ici que la responsabilité toujours impartie aux femmes de famille ? Comment faire pour ne pas assumer ses responsabilités, comment



HUGUES CORRIVEAU

faire pour ne pas se sacrifier ? Dans les deux narrations qui nous sont offertes, une seule réponse, qui fait que la révolte sera verbale, prendra des dimensions brutales et franchement dérangeantes, car dans la réalité, la mère s'impose comme l'enfant de la fille, ne peut pas être abandonnée. Dans ce formidable livre, la lune-mère dans la misère de son HLM est aussi l'origine d'un amour larvé. Un roman qui frappe jusqu'à l'âme, une sorte de point d'orgue que Marie-Sissi Labrèche présente comme la fin d'une trilogie commencée avec *Borderline* et poursuivie dans *La brèche*.

☆☆☆☆

France Théoret, *Une belle éducation*, Montréal, Boréal, 2006, 152 p., 19,95 \$.

Petite misère

Ou l'art de tracer le portrait d'une souffrance éteinte.

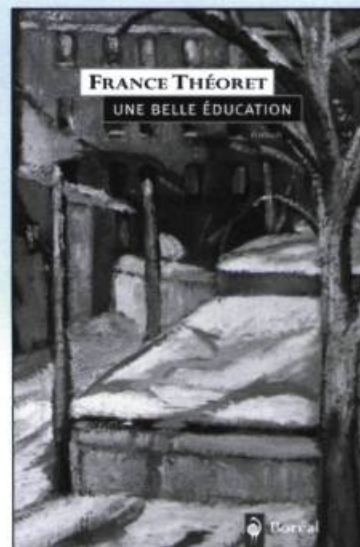
L'art de France Théoret prend une tournure particulièrement efficace dans ce roman qui aurait pu au moindre attendrissement tomber dans la mièvrerie. Il n'est pas facile de parler de la pauvreté physique et de la misère morale sans discontinuer, en répétant les mêmes choses, avec de si infimes variantes qu'un étourdissement en vient au lecteur. À proprement parler, cette répétition musicale sur le thème obstiné de la dépossession de soi et de la quête qui en est le pendant direct imprime à ce roman un ton qui confine à la détresse.

PENSER DE TRAVERS

Il y a plus aussi, car le style est ici un enjeu de la fiction, il participe dès la seconde page à la misère de dire les choses de façon un peu moche, un peu bancale, avec les défauts de la privation. Ainsi, à peine la narratrice a-t-elle visité le nouveau logement qu'elle et sa famille vont habiter à Saint-Henri que déjà le ton en est donné : « L'étage du sous-sol me rebute. Le faible éclairage de l'ampoule nue, la fournaise à l'huile avec ses tuyaux de métal suspendus au plafond jusqu'à la porte présagent l'absence de confort. » (p. 10) La réalité ici ne suffit pas à accabler, et malgré l'évidence la narratrice n'y voit qu'un « présage ». De même, les erreurs lexicales font-elles partie elles aussi de façon intrinsèque de la difficulté à dire les choses : « Ma mère établit la chambre conjugale [...] » (*ibid.*), dira la narratrice, comme si elle « établissait » un camp militaire de toutes pièces. Bref, ce ne sont pas des maladroites, quoique le lecteur doive s'y faire, mais plutôt l'exacte mesure d'une langue qui tend vers la pauvreté pour dire le désarroi et l'inconfort, avant de rétablir ses bases au fur et à mesure du vieillissement de l'héroïne.

FEMME SOUS SURVEILLANCE

Deux lieux familiaux vont jouer le rôle de cocon dans lequel la chrysalide va sentir ses moyens limités. D'abord le logement montréalais, ensuite l'Hôtel Saint-



Colomban. Dans le premier, les rats président à la cérémonie de la peur, ils hantent les nuits de la narratrice, ils sont comme les mots de la mère à moitié folle, ils sortent de partout, ils surgissent de façon inattendue, ils sont tout entiers des entités mortelles. À l'hôtel, un peu plus tard, les buveurs remplaceront les rats, et ils demanderont à l'héroïne, telles des bêtes, de danser avec eux, elle qui ne comprend pas grand-chose à l'érotisme larvaire.

ET L'ÉCOLE

Là, on peut apprendre, mais quoi? Que nous sommes pauvres malgré les apparences, que nous ne sommes pas à notre place parmi des gens plus riches. La narratrice est à la merci de tous et toutes, depuis sa naissance. Et elle pense, se torture, essaie de saisir l'univers dans son opacité forcément dévastatrice. Tout le roman converge vers cette réalisation de soi qu'espère ardemment cette jeune fille confite du sentiment de culpabilité, qui craint que la folie de la mère ne lui ait été transmise, qui ne trouve nulle part quelque échappée de tendresse, sinon dans une correspondance qu'elle entretient avec une autre jeune fille qui préfère, elle aussi, les mots écrits à un appel téléphonique. Quand on est élevée dans un monde où les mots blessent, où les mots désenchantent l'univers, le papier devient un havre, une sorte de refuge qui ne menace pas vraiment de réaliser ses fictions.

HISTOIRE DE NOIRCEUR

Les années cinquante, l'intolérance, la peur de la sexualité, les difficultés financières, les familles opprimées et opprimantes. Que peut bien faire une jeune fille en train de devenir une femme dans un contexte pareil? Avoir une chance, celle d'étudier jusqu'à l'inévitable mariage, mais aussi jusqu'aux études accomplies, et faire des voyages dont il est dit quelques mots, à peine, à la fin du roman. À ce moment, la mère vient voir sa fille à Montréal, dans son appartement, et la folie encore, depuis septembre 1956 jusqu'à ce mois d'octobre 1985, explose à cause d'une question, à cause d'un mot, à cause d'un petit rat sournois qui fait jaillir du passé de sombres imageries. Le roman de France Théoret nous convie à faire face à cette petite misère d'existence dont il fut si difficile de s'extirper, mais qui est là exemplaire.

☆☆ 1/2

Hélène Lépine, *Le vent déporte les enfants austères*, Montréal, Triptyque, 2006, 128 p., 17 \$.

Et si on avait du mal à vivre ?

Un roman poétique qui déploie le spleen avec élégance.

Marie-Pierre Brault, Persée, Bérus Varusi, Adam Richey, François, Philippe Antonin, Monsieur Anglade (Joseph), Scott Richey, Brian Richey, Laure Venant, Victor Varusi, Madame Jablonski, Ariane, Arnaud, Jasmine, Béatrice, Amanda, Reine Marin (dite Reine du Pont), Simon, Fred, Salomé: tout ce beau monde nous est offert en un peu plus de cent pages. Convenons que madame Lépine n'est pas avare quand il s'agit de répandre tant de personnages dans une histoire qui aurait pu être infiniment plus simple si l'auteure n'avait pris la décision de l'écrire de façon un tantinet alambiquée.



LE MALHEUR PLANE

D'accord, je n'ai pas détesté ce roman parce que j'aime les livres qui sont écrits, qui n'ont pas peur de l'afficher, qui se présentent comme un objet de littérature tout autant que comme histoire potentiellement intéressante. Voici une prose peaufinée mais, avouons-le, souvent surchargée d'effets. Quand l'auteure ne nous parle pas d'« une deuxième fracture dans sa ligne de vie » (p. 30), quand elle ne nous parle pas d'un garçon qui « [...] ne demande rien, sinon la paix, dans la marge où il s'invente des nuits au grand jour quand la misère l'excommunie » (p. 70), elle peut enfin consi-

dérer que « le silence a dissipé la flétrissure de l'automne » (p. 84). Et c'est sans doute « l'heure tranquille où les lions vont boire » (Victor Hugo), puisque « [l]a lune l'a rejointe [Marie-Pierre]. Elle confie à sa fidèle le soin d'illuminer la pièce, à l'heure sacrée où les gestes entretiennent le souvenir » (p. 114). Bon, on comprend qu'il n'y a pas que les personnages qui s'exaltent.

ET SI ON SOUFFRAIT UN PEU ?



HÉLÈNE LÉPINE

Hélène Lépine cherche à nous intéresser à une professeure en mal de vivre, à une veuve en mal d'oubli, à un étranger en mal de mer, à un homme en mal de tout, à une voyageuse en mal de guérison, à toute une faune qui tourne autour d'itinérants paumés, comme à des reclus en forêt ou en eux-mêmes. Ça fait bien des malheurs pour bien peu de pages, ça fait bien peu de bonheur pour tant de personnages. Mais une petite magie s'opère tout de même. Je ne sais par quel miracle, on s'attache

à ces errants brisés, on s'étonne de leur mort ou de leur chagrin, on entend avec eux les oiseaux crier en vol, éperdus. C'est tout l'art de madame Lépine que de savoir en quelques traits nous donner à saisir les dimensions humaines de ces chagrinés écorchés. Ce roman ne se résume pas, car c'est un kaléidoscope fragmenté de courtes scènes qui tiennent au maximum en une page et demie. L'histoire nous est contée de façon volontairement décousue, puisqu'il n'en tient qu'à nous d'être attentifs et de tisser les liens d'un personnage à l'autre. Et encore, je ne suis pas certain qu'il y ait là une histoire, je dirais plutôt des instantanés qui, mis ensemble, créent un microcosme dans lequel des électrons libres s'entrechoquent. Beau petit roman, donc, mais qui a ses exigences et ses bonheurs assurés.